

## **LE VIETNAM DEPUIS 2000 ANS**

### **Diem a-t-il collaboré avec les américains ?**

Le Vietnam depuis 2000 ans - par Christopher Goscha dans collections n°62 daté janvier 2014 à la page 71 (793 mots) | Gratuit

**Le pantin des États-Unis : c'est ainsi que fut perçu le président du Sud-Vietnam pendant près d'un demi-siècle. Avant tout nationaliste, il tenta en fait de rester indépendant.**

Les historiens du Vietnam n'ont jamais été tendres avec Ngo Dinh Diem, le président de la République du Vietnam ou du « Sud-Vietnam ». Collaborateur, dictateur, marionnette : ces termes sont souvent utilisés pour décrire l'homme qui prit en main l'armée afin de battre ses adversaires et leurs fiefs (les sectes Cao Dai, les Hoa Hao et les Binh Xuyen), évincer Bao Dai, tout en cherchant un soutien auprès des Américains contre les « communistes vietnamiens » dans le Nord alors qu'il se débarrassait des « colonialistes français » dans le Sud.

Les Américains furent impressionnés par son habileté à consolider le pouvoir et soulagés par son refus d'organiser des élections qui auraient pu unifier le pays sous l'égide du Nord communiste. Washington voyait surtout dans le nationalisme anticommuniste de ce catholique une chance de s'appuyer sur la République du Vietnam pour étendre son réseau d'alliances de sécurité endiguant l'Eurasie communiste par le Sud, de Bagdad au Japon. En échange de la collaboration de Diem, Washington lui fournit une aide financière faramineuse, tout en déployant des conseillers chargés de participer à la construction d'une armée professionnelle et un État-nation moderne, allié et sous influence américaine.

Du moins en théorie... Dans la réalité, ainsi qu'un nouveau corpus d'études le montre à présent (notamment les ouvrages des historiens Edward Miller et Philip E. Catton), Ngo Dinh Diem n'était pas un simple pantin des États-Unis. Foncièrement indépendant d'esprit, le dirigeant vietnamien repoussa à plusieurs reprises les conseils américains. Ses frères et lui avaient leurs propres opinions sur la manière de s'y prendre pour bâtir un État-nation, mettre en place une réforme agraire et mobiliser la contre-insurrection. Ainsi que put le dire un diplomate américain en poste à Saigon au début des années 1960, négociant avec la famille Ngo : « *C'était comme avoir affaire à tout un peloton de De Gaulle.* » Diem, en effet, était obsédé par la souveraineté nationale (son affirmation, sa protection) et bien déterminé à rester aux commandes malgré l'assistance massive qu'il recevait de Washington.

Diem fit tout ce qu'il put pour faire oublier la collaboration de son État avec les Français sous Bao Dai avant 1954. Il devint extrêmement susceptible. Lorsque les Américains, frustrés, se refusèrent à condamner un coup d'État manqué à son encontre en 1960, *The Times of Viet Nam Magazine* osa répliquer publiquement en anglais que « *la menace à notre indépendance ne vient pas seulement de nos ennemis (communistes et colonialistes) mais aussi d'un certain nombre d'étrangers qui prétendent être nos amis* » .

L'administration de John F. Kennedy eut un aperçu des vellétés d'indépendance de Diem lorsqu'elle proposa un « partenariat limité » au président vietnamien à la fin de l'année 1961. Contre la promesse d'une assistance militaire accrue, d'un éventuel traité de sécurité, voire d'envoi de troupes, les Américains demandèrent le droit de participer pleinement au processus interne de décision de la République sudiste. Ces

derniers souhaitaient tirer profit de leur assistance - un droit que Diem leur refusait obstinément - afin de faire passer en force des réformes politiques, économiques et militaires nécessaires à la mise en place d'un endiguement efficace du communisme. Diem accepta l'assistance militaire et songea à signer le traité de sécurité. Par contre, il rejeta la proposition d'introduire de nouvelles troupes américaines et insista pour dire que le « partenariat limité » américain n'était rien d'autre qu'une nouvelle tentative occidentale de rétablir un protectorat sur le Vietnam.

Choqués d'être traités au même titre que les « colonialistes français », les Américains reculèrent. Mais, en coulisse et dans les câbles envoyés à Washington, ils étaient exaspérés. Comment les Américains pourraient-ils sauver le Vietnam si son président ne les laissait pas faire ? Les Américains ne parvenaient pas à comprendre comment leurs efforts de plus en plus directs pour contenir le communisme pouvaient se traduire par une menace à la souveraineté nationale aux yeux de leur jeune partenaire. Mais les frères Ngo oubliaient quelque chose d'encore plus important : la collaboration pouvait certes assurer sécurité et assistance, voire une aide pour faire avancer leurs projets révolutionnaires, mais elle pouvait aussi s'avérer mortelle, si les projets révolutionnaires compromettaient les buts stratégiques plus larges du partenaire le plus fort au sein de l'alliance.

Naïfs, les frères Ngo n'avaient jamais imaginé que les Américains pourraient se retourner contre eux. C'est pourtant ce qu'ils firent. Lorsque le programme des « hameaux stratégiques » de Diem échoua misérablement (transfert de population dans des villages fortifiés, imperméables à l'assaut communiste), poussant des paysans sans nombre à passer à l'ennemi, et lorsque l'attaque du président vietnamien contre les nationalistes bouddhistes qui contestaient sa politique en matière de religion lui aliéna des alliés essentiels, l'administration Kennedy donna son feu vert. A la fin de l'année 1963, un coup militaire emporta mortellement le président du Sud-Vietnam...

(Texte traduit de l'anglais par Agathe Larcher-Goscha.)

Par Christopher Goscha